

MAKE LOVE NOT WAR, MAN !

Salon Mondial, Basel | 18–28 Juin 2025

Dans un monde de plus en plus divisé par les frontières, les idéologies, les identités, une déclaration anglo-saxonne « Make Love Not War » Man ! qui fait référence à l'époque des hippies, des Beatles et de Ravi Shankar, de Woodstock, des droits des femmes et des contraceptifs, n'est qu'un slogan nostalgique, mais aussi une directive critique à une époque où tant de guerres font rage à travers le monde. Dans un reportage radio local intitulé « Heisse Konflikte », Katharina Bochsler, de la SRF, fait référence à 52 guerres dans le monde en 2024. Cette exposition est une déclaration sur notre époque, qui met en évidence les points communs des conflits humains à travers le monde, les systèmes d'exploitation et de violence hérités, et qui revendique de manière ludique le pouvoir d'agir à travers l'expression artistique. Pour sa troisième édition, Wild at Art revient au Salon Mondial du Campus des Arts de Bâle avec une exposition audacieuse, urgente et chargée d'émotion qui rassemble des artistes d'Afghanistan, d'Amérique, d'Argentine, de Grande-Bretagne, de République démocratique du Congo, de France, d'Inde, d'Iran, de Pologne, de Russie, de Serbie, du Soudan du Sud, de Suisse et d'Ouganda. Dans le contexte d'Art Basel 2025, Make Love Not War, Man ! n'est pas un contre-programme, mais une intervention nécessaire pour garantir une conversation complexe entre les médiums, les cultures et les expériences vécues au milieu de la frénésie commerciale qui anime le monde de l'art et qui traverse Bâle comme un essaim de sauterelles.

Au cœur de ce rassemblement se trouve l'artiste Sylwia Zawiślak, dont les linogravures et les interventions sculpturales ancrent l'exposition dans un registre politique et esthétique clair. Les estampes de Zawiślak - We'll Protect You, New Olimpia, House of Manipulation - s'inspirent de techniques graphiques traditionnelles pour commenter les formes contemporaines de contrôle, de complicité et de soins institutionnalisés. Avec ironie, clarté et précision formelle, son travail réinvente le langage de la propagande, reflétant sa conviction que l'art est à la fois un refus visuel et un jugement personnel. Ses œuvres donnent le ton de l'exposition : incisives, engagées socialement et sans crainte dans leur critique.

Cette énergie se retrouve dans les œuvres textiles performatives d'Aleksandra Cegielska. Avec des slogans peints et brodés sur des vêtements - Vulva Shirts, Protest Blazers - Cegielska utilise l'humour et la disruption pour s'attaquer à la marchandisation du corps des femmes et à l'hypocrisie sociale qui entoure les rôles de genre. S'inspirant de l'héritage du pop féministe et ancrée dans son histoire personnelle, son travail propose des vêtements non pas comme des objets de mode, mais comme des moyens de confrontation : des déclarations cousues avec réticence, portées comme des armures dans l'espace public.

Reza Hazare adopte une approche plus calme et introspective. Ses peintures à grande échelle présentent des figures humaines prises entre présence et effacement, spectrales,

légères, mais profondément affectives. Artiste afghan né en Iran, Hazare peint depuis les marges de la citoyenneté, explorant l'identité, l'exil et la mémoire post-traumatique. Ses compositions fragmentées suggèrent un processus continu de devenir, de maintien d'un espace dans un monde qui rend certaines vies visibles et d'autres périphériques. Le langage visuel de Hazare n'est pas bruyant, mais il résonne avec la forte énergie de la condition humaine compromise.

Si le terrain de Hazare est interne, celui d'Alexandre Kyungu Mwilambwe est historique et géopolitique. Travaillant avec des chambres à air en caoutchouc, il sculpte des incisions cartographiques qui évoquent à la fois les traditions congolaises de scarification et les pratiques cartographiques coloniales. Son Entassement V transforme les déchets industriels en poésie topographique, un geste qui revendique les récits de la terre, de la mobilité et de l'autonomie. Le travail de Kyungu se situe à l'intersection de la matérialité et de la mémoire, cartographiant les identités à travers les blessures.

Le thème de la protection, tant physique que psychique, réapparaît dans la magnifique série Shield de Juliette Lepage Boisdrion. Réalisées sur du papier de riz délicat et ornées de perles de verre, ses œuvres sont des méditations poétiques sur l'hybridité culturelle et la défense symbolique. Ayant grandi en Chine, en Union soviétique et en Afrique subsaharienne, Juliette Lepage Boisdrion transpose sa biographie itinérante dans des compositions intimes et stratifiées qui offrent au spectateur une forme de refuge visuel. Ses boucliers ne sont ni agressifs ni imperméables : ce sont des structures souples qui permettent de naviguer dans un monde fragmenté.

Jonah Batambuze, quant à lui, construit des espaces immersifs de rituel et de collectivité radicale. Ses installations - Devotional System, Our Masala, Who Art in Heaven - réinventent l'appartenance diasporique à travers la nourriture, le son, la mémoire et la narration communautaire. Fondateur du BlindianProject, Jonah Batambuze mène une pratique polyvalente qui est non seulement interdisciplinaire, mais aussi intercontinentale. Son travail est architectural : il construit des espaces où les identités noires et sud-asiatiques se croisent et s'activent mutuellement. Avec humour et détermination, Jonah Batambuze réhabilite le rituel comme modèle de solidarité mondiale.

Cet esprit d'auto-invention imprègne le travail performatif de Lux Valladolid, dont la pièce Are You an NPC? interroge l'aplatissement de l'identité dans la culture numérique. À travers des personnages fictifs, la performance et l'ironie, Valladolid s'interroge sur ce que signifie être « réel » à l'ère de la gamification et des

algorithmes. Son travail oscille entre satire et sincérité, nous rappelant que dans un monde d'avatars automatisés, l'authenticité est en soi un acte radical.

Cette interaction entre théâtralité et vulnérabilité caractérise également le lauréat du Prix suisse de la scène 2024, Markus Goessi, dont la pratique s'étend sur plusieurs décennies. Ses photographies – Herrschaft, Da_Sein, A Mirror Maze for Me Alone – combinent présence autobiographique et abstraction conceptuelle. Influencé par la performance, le travail de Goessi est empreint de contradictions : tendre et sardonique, chorégraphié et instinctif. Il explore le corps comme archive, comme fardeau et comme scène,

construisant des images qui remettent en question la construction de la masculinité, de la paternité et du contrôle, tout en embrassant le féminisme comme valeur fondamentale.

Le corps est à nouveau au centre de la peinture sur écorce de Mer Ayang, *pick me, let's play*, qui fusionne les traditions matérielles ancestrales avec l'urgence militante. Artiste et anthropologue ayant beaucoup travaillé dans les communautés de réfugiés d'Afrique de l'Est, Ayang transforme l'écorce, un matériau indigène traditionnellement utilisé pour les cérémonies, en une surface de défi. Son langage visuel est brut, généreux et sans concession, s'exprimant au cœur des crises actuelles de migration, de guerre et de négligence systémique, où elle représente un soldat armé face à des bébés, indépendamment de tout préjugé culturel.

Nika Timashkova poursuit dans cette veine avec des sculptures textiles qui se délectent de la contradiction. Ses œuvres – *Twisted Witch*, *Spinster Sister*, *Wild Bitch* – s'approprient des étiquettes péjoratives et des clichés culturels, transformant la honte en satire, les insultes en affirmation de soi. Artiste suisse d'origine ukrainienne, navigant entre la mémoire post-soviétique et le libéralisme occidental, Timashkova dissout les binaires et se moque de l'idée même d'identité singulière. Son travail est sans concession, drôle et sombre, et toujours politique. Elle s'engage dans la performance avec une forte présence du textile dans ses œuvres.

De l'ironie politique à la quête métaphysique, Rama Kalidindi propose une pratique qui oscille entre le scientifique et le spirituel. Ses œuvres, qui vont des figures imprimées en 3D aux impressions numériques superposées, s'inspirent de la philosophie Advaita Vedanta, de la théorie des systèmes et de l'esthétique computationnelle. Kalidindi traite le cosmos comme une matière première, explorant les cycles de la vie, de la mort et de la renaissance non pas comme des métaphores, mais comme des réalités structurelles. Son *Macrocosm in Mycrocosm* réfracte ces thèmes sous forme visuelle, suggérant que toutes les vérités sont intimement liées et que toutes les divisions finissent par s'effondrer.

Ana Vujic est bien connue pour ses incroyables dessins au fusain grand format représentant la souffrance, la vie dans toute sa brutalité, la lutte, la protestation et le progrès. Dans ses œuvres inspirées par la dernière déclaration de guerre entre Israël et l'Iran, elle a choisi d'aborder le thème de la neutralité et du drapeau tombé, sans représenter de frontières ni de nationalités. Elle s'interroge sur l'origine et la fin de ces frontières, ainsi que sur les raisons pour lesquelles elles sont devenues si nécessaires et source de division.

Copa & Sordes montrent dans leur reproduction d'une peinture à l'huile sur toile représentant des immigrants mexicains à la frontière américaine en quête d'un avenir meilleur, comme tous les immigrants, que ce soit pour une plus grande liberté économique, pour fuir une situation de guerre, d'oppression politique ou personnelle ou pour des raisons socio-économiques difficiles, cette situation universelle est la même pour atteindre un plus grand état de liberté ou un « rêve américain » autrefois réalisable. Cette peinture est basée sur une photographie parue dans la presse. Copa & Sordes

s'engagent fortement dans des thèmes qui visent à favoriser le discours, l'échange et le changement sociopolitiques et culturels.

Victoria Lomasko est une graphiste renommée et respectée qui a réalisé de nombreuses œuvres traitant de questions socioculturelles et politiques importantes dans la culture russe contemporaine. En tant qu'anti-poutiniste, ses expressions sont provocantes et controversées, et elle soulève des thèmes cruciaux qui touchent la vie quotidienne des Russes, afin de susciter un changement essentiel. Elle perçoit les nombreux problèmes universels communs à la plupart des sociétés à travers le monde et travaille comme illustratrice pour le changement. Elle est également éducatrice et conférencière et a présenté une grande partie de son travail au Cartoon Museum de Bâle en 2019, qui possède une importante collection d'œuvres intitulée « Girls of Nizhny Novgorod ».

Tarlan Lotfizadeh est une artiste interdisciplinaire basée à Londres. Elle a présenté une importante exposition à Aarau intitulée « Bearing witness to a missing testimony » (Témoigner d'un témoignage manquant), une tentative futile de rappeler les souvenirs perdus de six morceaux de pierre, chacun témoignant d'un événement historique.

Enfin, Saskia Edens clôt l'exposition par une réflexion sur le temps élémentaire et la transformation. Son œuvre Shot, composée de moulages en étain d'appareils photo Super 8 vintage, devient un fossile des technologies passées, fragile, creux et étrangement sacré. Edens ne travaille pas en opposition à la nature, mais avec elle. Dans sa pratique multidisciplinaire, elle privilégie le processus plutôt que le produit, la collaboration plutôt que la paternité. Le feu, le souffle, l'érosion sont ses matériaux. Ses œuvres sont des moments suspendus qui nous rappellent que faire de l'art, c'est aussi écouter, attendre, céder. Elle pratique également l'art de la performance avec beaucoup de talent.

Make Love Not War, Man ! résiste à toute simplification. Il s'agit d'un rassemblement d'artistes dont les pratiques sont résolument politiques, obstinément personnelles et façonnées par les urgences de leur époque. Ce qui les relie, ce n'est pas un thème fixe ou un style formel, mais une orientation : vers le soin, vers la résistance et vers la possibilité de connexion dans un monde fragmenté.

Cette exposition offre friction et beauté, elle oscille entre clarté, ambiguïté, vulnérabilité et provocation. Elle interroge l'amour face à la guerre, non seulement au sens littéral, mais aussi dans les luttes quotidiennes pour la visibilité, la dignité et l'espace. Et elle répond non pas par la naïveté ou la nostalgie, mais par le courage, la précision et la tendresse qui naissent d'une connaissance intime des conflits.

Faites l'amour, pas la guerre, mec ! est une déclaration, exprimée sous forme d'impératif. Cette expression doit-elle être imposée pour parvenir à la paix au niveau personnel, entre deux individus, puis à l'échelle régionale, nationale et internationale ?

Et ici, dans ces œuvres, l'amour n'est pas passif. Il est vif, articulé et composé d'actes radicaux : rester, parler, témoigner, prendre soin.

Make Love Not War, Man ! est une déclaration, exprimée comme un impératif. Sans cet impératif, au niveau personnel, entre deux individus, rayonnant aux niveaux régional, national et international, y aura-t-il jamais la paix ?

Les artistes se réunissent pour lancer une invitation au dialogue, à l'attention, à la vigilance, à la prise en compte de la complexité, à la déconstruction, à la reconnaissance et à l'imagination de la détresse des autres, avec l'idée de s'engager dans une plus grande prise de conscience, dans l'espoir d'une meilleure compréhension mutuelle afin de dissiper les peurs et les insécurités et de parvenir à un monde plus harmonieux.

Sera-ce facile ? Est-ce réalisable ? Chaque goutte compte.

C'est avec grand plaisir que nous vous invitons à venir assister à notre spectacle,

Aleksandra Cegielska et Rama Kalidindi